



Entrer dans les coulisses de l'écriture

À vos marques, prêt, partez !

VOUS venez d'acquérir cet ouvrage, peut-être après moult hésitations, et au moment de l'ouvrir vous vous posez encore de nombreuses questions. Tout au fond de vous, deux voix se font entendre, qui s'opposent ouvertement. L'une, familière à vos oreilles, est celle de votre censeur intérieur, qui tente une fois de plus de freiner votre élan créatif, votre envie d'écrire : *à quoi bon ? J'ai déjà essayé et, à chaque fois, j'ai laissé tomber...* L'autre, petite voix timide qui s'exprime en demi-teinte, s'efforce de vous convaincre : *et alors, pourquoi ça ne marcherait pas cette fois, tu as toujours rêvé d'écrire, le moment de passer à l'acte est peut-être venu ?*

Or c'est justement cette petite voix que nous aurons à cœur de faire grandir pour qu'elle s'exprime chaque jour davantage, pleinement. Dans l'espoir que des germes d'histoires, nés dans un recoin de votre cerveau, peuplent un jour des cahiers entiers ou des pages d'écran, vous redonnant confiance dans ce processus créatif qui, au bout du compte, vous permettra de vous situer dans le temps, dans l'espace de votre vie et au cœur du monde.

Mais ne nous leurrions pas, la voix de notre censeur intérieur reviendra nous hanter longtemps encore. Avec le temps justement nous apprendrons non pas à l'ignorer complètement – mission impossible – mais à ne plus lui accorder autant d'importance que par le passé quand elle venait saboter tous nos efforts, toute tentative de reconquête de soi par les mots. Nous apprendrons à composer avec ce qui nous constitue, nos envies d'écriture comme nos peurs (peur de la page blanche, peur de ne pas être à la hauteur, etc.) et, pourquoi pas, à mettre des mots sur nos maux dans un élan créatif et constructif.

L'art est une passerelle entre Soi et le Monde, une éternelle tentative pour cerner sa vie intérieure et assumer son regard, son point de vue sans artifice, sans filtre, ou par le biais de la fiction.

Semaine après semaine, nous essayerons de dialoguer avec ce *juge*, et de négocier avec lui des périodes de trêve. Si vous doutez encore du bien-fondé de votre décision – à savoir reconquérir votre écriture – lisez le roman *Enfance* de Nathalie Sarraute. Plutôt que de nier l'existence de cette voix tyrannique aux qualités de censeur indéniables (cette sangsue), cette grande dame des lettres françaises fait le choix de lui donner droit de parole et de rectification dans son projet autobiographique.

Elle fait ainsi dialoguer ses deux voix intérieures à même la page chacune apportant à leur manière, et avec plus ou moins de tact ou de brutalité, leur part de vérité. Si bien que, dès que la narratrice a tendance à enjoliver ses souvenirs d'enfance, lui sont renvoyés en miroir certains éléments tombés comme par hasard aux oubliettes. Sa version de l'histoire s'en trouve donc nuancée pour le plus grand plaisir des lecteurs qui se délectent de ces deux points de vue tout aussi pertinents l'un que l'autre.

Ce carnet de route « créatif » se donne donc comme objectif de relever et de prendre en compte tout éventuel blocage susceptible d'être rencontré au cours des jeux d'écriture qui seront proposés. Vous apprendrez à faire face à vos résistances, d'autant qu'elles seront nombreuses au démarrage. D'ores et déjà, rappelez-vous dans ces moments-là que chaque page tournée, chaque exercice mené à terme, chaque lecture, légitimeront peu à peu votre décision initiale, votre intuition première.

Lors de cette aventure littéraire, ces « murs de résistance », jadis en béton, s'effriteront d'eux-mêmes ou s'affaîsseront comme des cloisons inutiles tombent sous les coups répétés de la masse dans un bâtiment en plein chantier.

Imaginez à présent que vous venez d'ouvrir la porte de votre maison intérieure – appelons-la « la maison de l'écriture » ; posez-vous la question suivante : de quoi est-elle faite à l'intérieur ? Qu'y trouve-t-on ? Fermez les yeux afin de faire cet exercice de visualisation plus librement, puis dressez un état des lieux.

■ **État des lieux (description) :**

.....
.....

■ **Comparez ensuite votre vision intérieure aux deux cas de figure décrits ci-dessous (l'écriture volcanique, l'écriture désertique).**

Les pratiques d'écriture

L'écriture volcanique-overdose

« Un récit à peine terminé, il faut, on ne sait pourquoi, que j'en commence un autre, puis un troisième, puis un quatrième... j'écris sans arrêt, comme si je courais la poste, et pas moyen de faire autrement. » dit Trigorine, dans *La Mouette* de Tchekhov.

Sitôt le seuil passé, le constat semble évident à quiconque entrerait à l'improviste : ça déborde de partout, on a beau ranger, c'est flagrant : dossiers archivés dans notre ordinateur, mails envoyés à n'en plus finir, listes égarées sur une table, carnets... l'écriture est partout, c'est son territoire.

Maîtresse des lieux, elle s'impose, s'expose ou se cache, se terre ; elle court ici et là, le long des étagères, au fond d'un tiroir, ou d'un sac, à la maison comme au bureau. Bien présente, elle en est presque envahissante. D'une certaine manière, elle reflète un de nos penchants : notre besoin quotidien de dire, de raconter des histoires, voire de s'épancher.

Tel un serviteur de l'ombre qui nous proposerait à tout moment une page blanche réelle ou virtuelle, l'écriture nous appelle et aussitôt nous accourons, convaincus soudain que rien ne saurait remplacer ce compagnon de route, avenant et muet, qui accueille en silence ce flot ininterrompu. Libres d'agir à notre guise, nous nous laissons bercer par le cliquetis du clavier, ou du stylo qui gratte frénétiquement la surface immaculée ; heureux de cette autorisation, et de cet espace de liberté infinie qui s'offre à nous, soulagés ensuite de n'être plus « encombrés » par nous-mêmes.

Profitant des bienfaits immédiats (mais éphémères) de l'écriture, nous couchons sur la page mille et une traces de notre vie passée ou en devenir, évoquant nos déboires, petits et grands, allant parfois jusqu'à oser explorer des domaines inconnus, et nous aventurer sur le terrain de la fiction. Notre plume court, nos doigts pianotent dans une urgence sans cesse renouvelée, et seul cela compte. Et quand l'envie de nous relire parfois nous prend, la panique nous gagne, car notre écriture nous semble illisible : tels des hiéroglyphes d'une autre civilisation, les signes qui apparaissent gardent leur mystère ; nerveux, vifs, agités, ils nous excluent et notre regard se perd dans ce labyrinthe, surfant en vain sur des vagues de mots noyés dans l'abondance.

Peu importe, la voie est toujours libre, notre désir récidive. Nous fonçons, continuons, jetons ou entassons ces brouillons, énièmes versions d'un thème originel qui, s'il était défini au préalable, nous échappe à présent. Soucieux d'aller

toujours plus loin, d'attraper au vol cette pensée en éruption qui nous surprend en même temps qu'elle se dévoile, notre main court toujours derrière elle dans un jeu sans fin, parfois éreintant. Au risque même que quelques larmes éclaboussent une page en cours, métamorphosant ce paysage de mots (journal intime, poème, récit, notes...) en une mare où s'enlise notre être. Quand d'autres signes de découragement ne nous éloignent pas un temps de cette pratique dont les dérives tiennent de l'overdose.

L'écriture au kilomètre. Parfois nous essayons de nous relire vraiment, d'entrevoir un avenir à ces balbutiements, tâchant d'ordonner ce magma, essayant de repérer, de trier ce qu'il a de « bon » : bribes d'intrigues, portraits, descriptions, dialogues... Conscients que cette frénésie qui nous emporte régulièrement a au moins le mérite de donner du rythme, un élan, à notre prose ; et que l'émotion, qui nous bouleverse au moment d'écrire, se dépose parfois en autant de sédiments au cœur de nos écrits.

Par petites touches, ici et là, notre ressenti affleure ; et quand cela arrive c'est plutôt une bonne chose. Car généralement cette donnée est essentielle : un récit nous touche par l'émotion qu'il dégage et qu'il provoque chez le lecteur.

Souvent, à ce moment-là, nous ressentons le besoin d'une aide extérieure, d'un troisième œil selon l'expression consacrée, qui nous guiderait sur la voie, notre voie. Et, faute de l'obtenir sur le champ, nous continuons à écrire un peu plus sceptiques, il est vrai, quant à l'avenir de ce chantier à ciel ouvert où rien ne pousse vraiment, ainsi qu'en jugerait Henri Michaux.

De plus en plus fréquemment nous prend l'envie d'orchestrer, de mettre en scène tout ce matériau, retranscrit souvent « à chaud ». Et c'est dans cet état d'esprit que nous continuons à œuvrer dans l'espoir secret que notre intuition, notre technique ou notre imagination, puisse prendre le relais un jour et métamorphoser nos premiers jets en des textes vraiment aboutis. Nous rêvons d'organiser cette danse des mots, pour que leurs envolées (vers des rives inconnues où ils se sont trouvés projetés sans savoir pourquoi) s'enracinent au cœur d'un récit construit, plausible, porteur de sens, d'un message précis.

L'écriture désertique – quelques traces

À l'inverse de l'écriture volcanique, cette « maison de l'écriture » ressemble fort à une vaste étendue, à un désert. On y voit quelques mirages se former ici et là les jours de grande chaleur, et quelques pépites secrètes nous attendent dans les replis de son sol. Nulle indication d'une source sur la carte. À l'horizon, c'est le calme plat...

Des textes sommeillent en nous depuis une éternité, peut-être les avons-nous déjà écrits, nous ne le savons plus très bien. Car il fut un temps où nous écrivions. On nous prêtait même un certain talent. Mais où est-il donc passé ? Une chose est sûre : nous avons le goût des mots, non pour prendre la parole en public mais plutôt pour observer le vaste monde, en déceler les failles, en rendre compte. Jusqu'à ce que la vie, le devoir, les responsabilités... nous rattrapent et prennent le dessus, suspendant l'écriture pour un temps indéterminé.

Il se peut qu'au fond d'un carton oublié dans un coin du grenier des cahiers attendent, parmi les vestiges d'une autre époque, que quelqu'un les sorte de leur cachette et les ouvre. De pâles reflets d'une histoire vécue naguère remontent alors timidement la pente douce de nos souvenirs. Mais c'était il y a si longtemps que les faire émerger nous demande un effort, comme s'ils ne nous concernaient plus vraiment, pas personnellement.

Des sensations, des formes floues nous reviennent en vrac tandis que des questions fugaces traversent le ciel de nos pensées. Des réponses naissent, des esquisses de récits refont surface. Des petits riens, mais qui peuvent faire un tout. « *Un sujet m'est venu à l'esprit. Un sujet pour un petit récit...* » dit Trigorine dans la *Mouette* de Tchekhov. D'ailleurs, un récit en particulier nous revient probablement en mémoire, et avec lui, la sensation, le plaisir vrai, celui qu'on avait naguère à l'écrire.

Certes cette pratique, perdue dans la nuit des temps, nous habite encore de temps à autre. Et profitant de cette invitation secrète avec soi-même, on s'y adonne « juste comme ça, pour le plaisir », lorsque l'occasion se présente à nouveau alors qu'on ne s'y attendait plus : assis dans un train en partance pour une destination lointaine, en vacances, ou chez soi, lorsque par hasard on se retrouve soudain seul et désœuvré. Ou encore quand la beauté absolue, et presque douloureuse d'un paysage, nous ravit, nous donnant l'envie subite de l'immortaliser. Et nous troquons l'appareil photo ou le carnet de croquis pour une page ou deux d'écriture.

Sous la surface, telle la face immergée de l'iceberg, l'écriture est là.

En attente.

Elle sommeille. Juste de l'autre côté du miroir.

Parfois, au hasard d'un ménage de printemps, nous l'entrevoions, la considérant avec intérêt avant de la laisser tomber à nouveau, faute de moyens, de temps.

Il nous faudra donc du temps pour oser nous reconnecter régulièrement avec celle ou celui qui, en nous, écrivait. Notre « double en écriture ». Nous donner une chance, et les moyens ensuite, pour qu'il retrouve sa vérité, ses repères, et acquière de nouvelles habitudes, contracte de nouveaux engagements, heureux de renouveler avec un art qui lui tenait à cœur, et confiant en ces nouveaux projets d'écriture qui font battre son cœur.

Sans plus attendre, engageons-nous sur la voie. La vie est courte, *hier c'est demain*. Quelle que soit notre relation à l'écriture, osons nous reconnecter avec elle, retrouver le goût des mots et des histoires, faire renaître ensemble et croître cet élan créatif qu'on croyait à jamais éteint ou indomptable. Libérons et apprivoisons, au fil des mois et des mots, notre écriture.

Tel est l'engagement de cet ouvrage conçu comme un guide, un compagnon de route, à suivre semaine après semaine, le temps de nous remettre sur les rails avant de prendre notre propre envol.

Le Questionnaire

■ Quelles formes prenaient mes textes ?

(Souligner les rubriques)

- saynètes ;
- dialogues ;
- poèmes ;
- descriptions ;
- récits de voyage ;
- autres :

■ Quand j'écrivais, j'éprouvais :

- du plaisir (sensation d'être dans une bulle) ;
- l'angoisse de la page blanche (cela m'était difficile, quelque chose m'empêchait de...) ;
- sitôt commencé, sitôt stoppé(e) dans mon élan !
- mon amour de la littérature et mon admiration pour tel ou tel auteur m'inhibaient tellement que j'étais persuadé(e) que tout ce j'écrirais serait forcément mauvais ;
- un soulagement ;
- l'angoisse que mes écrits soient découverts et lus !

En effet, sans être pour autant Anne Franck, on peut avoir le souvenir qu'écrire était une activité risquée puisqu'on s'exposait d'une manière ou d'une autre. Lors d'une émission littéraire, à la télévision, Régine Desforges racontait comment, adolescente, on lui avait volé son journal intime : ceux qui le lui avaient dérobé l'avaient ensuite trahie en le lisant en public dans le bistrot du village, jusqu'au jour où un gendarme avait frappé à la porte de sa maison pour prier sa mère de le récupérer !

- autres :

■ J'avais plutôt (cocher les différentes cases) :

- de l'imagination ;
- le sens de l'observation ;
- une bonne mémoire ;
- des idées ;
- un fil directeur ;
- des digressions à la pelle ;
- du vocabulaire ;
- du style ;

- des titres rapidement ;
- une conclusion facilement.

■ **J'étais plutôt du genre :**

- sprint ;
- marathon ;
- à relire mes phrases trois fois ;
- autres.....

■ **Je bénéficiais de quel genre de retours :**

◆ **L'indifférence bienveillante**

On ne me disait trop rien, et moi-même je n'y prêtais pas tellement attention (comme un poisson rouge dans un bocal qui ne voit pas qu'il fait indéfiniment le même tour et que la rivière l'attend à quelques kilomètres de là).

◆ **L'ignorance volontaire**

Je n'étais pas dans une famille qui accordait de l'importance ou de la reconnaissance à ce genre d'activité. Nous, on était plutôt du genre.....

Certes, le français c'était important pour l'orthographe, pour savoir écrire correctement un courrier, une déclaration d'amour, un faire-part de mariage, etc.

◆ **Une pression constante**

Dans mon entourage, mon oncle, mon père ou ma grande sœur (ou :), étaient de vrais littéraires ; d'ailleurs mon grand-père (ou :) était particulièrement doué pour écrire des si bien que dès que j'écrivais un récit, celui-ci était relu avec une loupe grossissante et à table des scalpels de mes textes étaient régulièrement exposés, mes œuvres étaient mises en pâture, etc. Mes notes ont fini par dégringoler et je me suis désintéressé(e) de cette matière afin de ne plus attirer l'attention.

◆ **Un soutien sans moyens**

Je bénéficiais d'un soutien qui, au-delà du fait de se sentir aidé(e), n'allait pas très loin en vérité. Mon milieu familial n'entendait rien à cette discipline. J'ai d'ailleurs peu de souvenirs de leurs conseils. Mais c'est mieux que rien, dit-on.